III.

JEAN GRANAROLO
(1915-1996)

Rares étaient, à cause des congés de l'Ascension, les collègues et les étudiants qui ont pu, le 17 mai, en l'église Sainte-Thérèse de Nice, rendre un dernier hommage à Jean GRANAROLO, emporté en quelques jours par une brusque aggravation de son état que ses proches n'avaient pas voulu ébruiter.

Il était né le 6 avril 1915 à Alger, de parents corses venus là par hasard de carrière. Après y avoir fait ses études secondaires et supérieures (jusqu'au D. É. S.), il en partit en 1937 pour préparer, à la Sorbonne, l'agrégation de grammaire. Son succès au concours en 1939, puis — après un intermède de quelques mois aux armées — sa nomination à Toulon en 1940 le fixèrent définitivement en Provence. Professeur de lettres classiques au lycée de cette ville pendant dix-sept ans, il y affirma vite ce qui allait être un des traits fondamentaux de sa personnalité : un attachement indéfectible à l'humanisme et aux valeurs qu'il véhicule. Il y créa une section de l'Association Guillaume Budé, dont il fut l'animateur, et resta longtemps le président. Le milieu culturel ambiant apprécia rapidement sa curiosité d'esprit et son talent littéraire qui composaient une autre caractéristique de sa physionomie intellectuelle : dès 1952, il était élu à l'Académie du Var et à l'Académie Racinienne. Mais, dans le même temps, il s'engageait, sous la direction de son « concitoyen » Pierre BOYANCÉ, dans un travail de doctorat qui devait lui ouvrir les portes de l'enseignement supérieur, d'abord à Aix, puis à Nice lors de la création de cette université : la brillante soutenance de ses thèses (décembre 1967) lui permit d'y devenir professeur de langue et littératures latines.

Leur publication aux « Belles Lettres », pour la principale en 1967 (*L'œuvre de Catulle. Aspects religieux, éthiques et stylistiques*) et pour la complémentaire, qu'avait dirigée Jacques PERRET, en 1971 (*D'Ennius à Catulle : recherche sur les antécédents romains de la « poésie nouvelle*) l'a immédiatement consacré comme *le* spécialiste français de ce poète en faisant de lui aussi un des connaisseurs les plus avertis et les mieux informés de la poésie néotérique comme de l'alexandrinisme latin. Avec une activité infatigable, Jean GRANAROLO a poursuivi sa réflexion la plume à la main, lisant et jugeant avec une exemplaire courtoisie toutes les productions qui concernaient le Véronais, donnant ici ou là des mises au point, des *status quaestionum*, jusqu'à son alerte synthèse de 1981 (« Catulle ce vivant »). La notoriété qu'il s'est ainsi acquise à l'étranger se marque par le nombre et la qualité des savants qui ont collaboré avec les chercheurs niçois pour lui offrir un volume d'*Hommage* en 1985 lors de sa retraite. Lui-même, il y a dressé sa bibliographie qui est d'une richesse impressionnante. Celle-ci, depuis, n'a pas cessé de grossir, malgré le grave accident qui l'immobilisa quelques mois en 1986 et altéra sa santé.

À l'accomplissement de ses tâches professionnelles et administratives Jean GRANAROLO apportait la même exigence de perfection qu'à ses recherches de latiniste. Il a présida pendant vingt ans à l'Association des publications de notre Faculté : il en a assuré le rayonnement en publiant quatre-vingts volumes. Comme directeur du Centre de Romanistique, il fit beaucoup aussi pour le développement des

études de langue nissarde et corse. Collègue toujours serviable et dévoué, il s'avait s'oublier lui-même pour se donner tout entier aux obligations qu'il avait acceptées, comme aux devoirs de son métier, qui était à ses yeux un vrai sacerdoce. Il avait trouvé dans l'écriture — ses innombrables lettres foisonnaient de « pattes de mouches » parfaitement lisibles — le moyen de surmonter son infirmité : une surdité précoce, qui au fil des ans était devenue presque totale et lui rendait toute communication difficile, voire impossible. Son courage à l'assumer lui a valu le respect de tous, et il en était de même de la force d'âme qu'il a manifestée dans les douloureuses épreuves de sa vie familiale. Mais il savait garder toujours le sens de l'humour et une certaine gaîté d'esprit qui était vivifiante.

Savant latiniste dont l'œuvre est d'une grande cohérence, chercheur productif et fécond, défenseur fervent de l'*humanismus militans*, Jean GRANAROLO laissera le souvenir d'une profonde foi chrétienne qui tranparaît dans ses livres et l'a soutenu aux moments difficiles de son existence.

René BRAUN.

IV.

PIERRE GRIMAL
(1912-1996)

Pierre GRIMAL n'est plus. Chacun d'entre nous lui devait beaucoup et beaucoup lui devaient tout. Dans la plus grande partie du XX^e^ siècle, il a marqué l'ensemble des études latines et les a fait évoluer en France, en Europe et dans le monde. Comme l'y conviait la tradition romaine, qu'il a si bien défendue en notre temps, il fut à la fois un savant, un professeur et un ami de la sagesse.

Il était né en 1912. Il fut élève de l'École Normale Supérieure, puis membre de l'École Française de Rome. Sa formation lui vint en particulier de deux grands maîtres, Jean BAYET et Jérôme CARCOPINO, auquel il devait plus tard consacrer un livre. Après la guerre, il enseigna dans les Universités de Caen et Bordeaux. En 1952, il fut élu professeur de langue et littérature latines à la Sorbonne et en 1975, il devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fut administrateur de la Société des Études latines (1982-1991).

La compétence historique et archéologique qu'il avait développée à Rome ne se sépara jamais chez lui de l'intérêt pour les grands textes et les grandes pensées. Sans citer ici tous les titres d'une œuvre immense, nous devons évoquer sa thèse sur *Les jardins romains* (1944) dont il faut souligner le sous-titre : *Essai sur le naturalisme romain.* Il la compléta par une édition des *Aqueducs* de Frontin.

On voit que, dès le début de sa production, l'auteur savait aborder l'histoire de la civilisation romaine et de la culture latine dans toute son ampleur. Il le montre en particulier dans *Le siècle des Scipions : Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques* (2^e^ éd. 1975) et dans sa synthèse sur *La civilisation romaine* (Paris, Arthaud, 1962). Sa puissance de travail qui était extraordinaire ainsi que sa maîtrise pédagogique et sa clarté d'expression se manifestèrent notamment dans son *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (3^e^ éd. 1951), qui reste pour tout lecteur cultivé un instrument essentiel.

Il touchait ainsi un des aspects majeurs de la culture occidentale et de la sagesse, de la religion ou de l'humanisme qui s'y rattachent. Car il s'intéressait profondément aux œuvres de l'esprit humain, à ses créations et à sa constante liberté. Il écrivit *Le lyrisme à Rome* (1978) et *L'amour à Rome* (1979); cf. aussi l'*Histoire mondiale de la Femme* (4 vol., 1964). Il rédigea pendant toute sa vie des histoires de la littérature romaine : la dernière et la plus complète en 1994. Dans la seconde partie de son œuvre, il s'attacha particulièrement aux grandes biographies de la latinité : *Virgile* (1985), *Cicéron* (1986), *Tacite* (1990), *Marc Aurèle* (1991). De cette série d'études se dégageait une méditation sur les vertus romaines : intelligence et connaissance du beau, courage, rigueur, tolérance et liberté. P. GRIMAL a su les mettre en lumière à propos de Cicéron ou de Tacite. Mais son esprit restait critique : il publia en 1989 un essai sur *Les erreurs de la liberté.* Cependant ses préférences allèrent le plus souvent vers la République. Il médita sur Cicéron et sur Tacite, en soulignant que ce dernier fut avant tout un défenseur lucide de Rome, de l'Empire et de leurs traditions orales et qu'il respecta toujours le devoir d'engagement civique, si important pour tous les citoyens. Les deux auteurs auxquels sont allées ses plus grandes sympathies semblent avoir été à Rome Horace (voir son livre paru en 1958 au Seuil, dans la collection des *Maîtres spirituels*, et, en 1968, son *Essai sur l'*Art poétique *d'Horace*) et Sénèque.

Pierre GRIMAL savait unir les deux auteurs et leurs sagesses. Il pouvait aussi concilier compréhension et exigence dans le sens de l'humanité, les deux formes